

l'esprit dans le cœur, et auxquels s'applique particulièrement cette parole de Bossuet : « Malheur à la connaissance stérile, qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-même ! » et celle-ci de l'Évangile : « Qui fait la vérité arrive à la lumière ; » qui refuse la pratique du bien et ne fait pas la vérité, s'éloigne de la lumière. C'est une règle de logique que dans toute recherche, même purement scientifique, l'esprit doit faire preuve de bonne volonté. Dans la morale, pour arriver au vrai, il faut aimer, il faut vouloir le bien ; il faut que les dispositions du cœur ne soient pas un obstacle à la certitude. Nous l'avons vu : devoir et sacrifice ont même sens. Souvent le sacrifice coûte. L'amour rend tout facile et fait choisir ce qui est difficile.

Lire et relire l'admirable chapitre de l'Imitation sur les effets de l'amour divin (liv. III, v). Il contient, en substance, une véritable réfutation des faux systèmes de morale.

La part du cœur est belle, et pourtant le sentiment ne peut servir de base à la morale. Le sentiment est souvent opposé au devoir, et l'on a dit que la vraie sensibilité serait celle qui naîtrait de nos jugements et ne les inspirerait pas. Une conversion de sentiment est une conversion qui peut être sincère, mais qui n'est pas sérieuse et qui ne garantit pas la persévérance.

Le cœur est nécessaire dans la morale, mais le cœur uni à la raison, dirigé par la raison. « C'est avec toute son âme qu'il faut philosopher ! » (PLATON.)

La morale ne se fonde pas sur un sentiment, mais sur une idée immuable, absolue, l'idée du devoir, l'idée du bien, l'idée d'une loi imprescriptible, inviolable, impersonnelle, la même toujours, partout, pour tous, et à laquelle notre nature doit se conformer pour être dans l'ordre et atteindre sa fin.

La vertu appartient en propre à la volonté ; mais la volonté, qui n'est bonne que si elle s'inspire de la droite raison, ne va pas loin sans l'amour. Il faut que l'idée se fasse sentiment pour agir efficacement sur la volonté. L'homme, a-t-on dit, tire sa force de ce qu'il aime et du degré où il l'aime.

D'un côté, il faut que l'esprit, que la raison dirige le cœur ou la volonté, et de l'autre, que le cœur échauffe l'esprit. De là, la nécessité d'unir ces deux puissances ; isolées, elles sont incomplètes, inachevées, impuissantes. Le principe régulateur des actes humains doit être cherché, non dans le sentiment, qui est passager et subjectif, mais dans la raison. Pour qu'un acte humain soit bon, il faut qu'il soit jugé tel par la raison calme, étrangère à tout mouvement passionnel, à l'amour comme à la haine, à la sympathie comme à l'antipathie.

#### IV. — MORALE DE L'AMOUR DE DIEU

La morale ne peut être fondée sur l'amour de Dieu, entendu au sens vague des quietistes<sup>1</sup> ou d'un faux mysticisme, c'est-à-dire sur un amour de Dieu aveugle et passif, non réglé, non dominé et régi par la raison.

Par cette parole de Notre-Seigneur : « Dans ces deux commandements (*de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain*) est renfermée toute la loi, » il faut entendre ceci : *Que si on aime*

<sup>1</sup> On l'a dit : « Il en est de la vérité comme de l'air atmosphérique, dont les éléments, réunis, font vivre ; séparés, font mourir : chaque partie de la vérité en est presque le contraire. » La séparation, c'est la mort ; l'union, c'est la vie.  
Une vérité incomplète, détournée ou retournée, voilà l'erreur, c'est le contraire de la vérité.

<sup>2</sup> « Le quietisme substitue à la recherche de la vérité et à l'accomplissement du devoir des contemplations oisives et déréglées. » (COUSIN.)

*pratiquement et efficacement Dieu et le prochain, comme Dieu le veut, il s'ensuivra qu'on aura observé toute la loi.* C'est dans le même sens qu'il faut entendre cette parole de saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Il s'agit d'un amour que la raison éclaire et dirige, d'un amour actif, non passif, d'un amour de raison et de volonté, d'un amour tel que Dieu le veut, c'est-à-dire réglé par la sagesse.

#### V. — DOCTRINE DU DEVOIR PUR

On appelle ainsi la doctrine qui exclut de l'idée du devoir l'idée de sanction, de récompense ou de châtement. Cette doctrine a été préconisée par Kant et Jouffroy.

Le motif du devoir, indispensable à tout acte moral, n'exclut pas tout motif intéressé et même l'idée de sanction, comme l'ont prétendu ces philosophes. De ce que le désintéressement est une condition du bien, il ne résulte pas que, pour agir moralement, il ne faille plus croire que le bonheur vient du bien et le malheur du mal, qu'on ne puisse être vertueux qu'à la condition de ne pas aimer son devoir et de ne pas avoir de satisfaction à l'accomplir.

C'est le contraire qui est la vérité. La vertu, la bonté, l'honnêteté, produisent la joie par leur essence même. *L'effort constant et joyeux de la volonté vers la perfection, voilà la vertu.* Le bonheur comme récompense est dans l'ordre, et il nous est ordonné de vouloir l'ordre.

Au motif du devoir, on peut adjoindre des motifs secondaires. Une aumône faite par devoir et par plaisir est certainement méritoire. La crainte de l'enfer et le désir du ciel, pourvu que ce ne soit pas une crainte servile et un espoir sans amour, s'allient très bien au motif du devoir et sont dans l'ordre. Une crainte servile et une douleur sans amour ne sauvent pas de la condamnation ; voilà pourquoi la religion nous dit, par exemple, que *l'attrition* implique un commencement d'amour de Dieu.

*La doctrine du devoir pur est contre nature et irrationnelle* : notre nature recherche instinctivement le bonheur, pour lequel nous sommes faits, et c'est une nécessité pour notre raison d'unir le mérite et la récompense, le démerite et le châtement, la vertu et la félicité. « Nous ne pouvons pas vouloir l'accomplissement du devoir et la pratique de la vertu sans vouloir notre perfection ; nous ne pouvons pas vouloir notre perfection sans vouloir notre béatitude, car ce serait poser des causes sans vouloir leurs effets. Ce qui veut dire que nous ne pouvons suivre l'enchaînement de l'ordre moral sans identifier notre suprême intérêt avec notre suprême devoir. » (P. MONSABRÉ.)

L'amour du bien et l'amour du bonheur sont deux amours naturels, innés, distincts. Nous n'aimons pas le bien, parce que nous aimons le bonheur, mais le désir du bonheur et la crainte du malheur soutiennent notre raison et notre volonté dans la lutte contre les passions.

Il ne faut pas mutiler l'homme, il ne faut pas changer sa nature, ce qui est impossible ; il faut la cultiver, la perfectionner dans toutes ses facultés : c'est

possible et c'est un devoir ; il ne faut pas supprimer les ressorts de son activité, mais les estimer et leur faire une part conforme à leur valeur, mais les régler et les consacrer au service de la raison et de la vertu.

« La nature, dit le P. Lacordaire, ne nous permet pas d'être indifférents à la félicité... L'homme est retenu entre deux nécessités qui dominent sa vie et qui sont le fondement régulier de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral : la nécessité des premiers principes de son entendement et la nécessité du but final de son existence. »

La vertu, comme le devoir, n'est pas une fin, mais une règle, un moyen pour atteindre la fin. La maxime stoïcienne : *La vertu suffit au bonheur*, proclamée par Zénon et ses disciples, développée par Cicéron dans ses *Tusculanes*, par Sénèque dans son *Traité de la vie heureuse*, par Epictète et Marc-Aurèle, par Kant et les modernes stoïciens, est donc une maxime fautive. « Le devoir et la vertu, dit le P. Monsabré, sont dans l'ordre moral des moyens de perfectionnement ; le stoïcisme moderne en fait des fins, et comme la perfection même. En définitive, son fameux principe : accomplir le devoir pour le devoir, pratiquer la vertu pour la vertu, équivaut à ces niaiseries : Il faut manger pour manger et non pour vivre ; il faut marcher pour marcher et non pour arriver là où l'on doit aller. »

Il ne faut pas pratiquer la vertu uniquement pour être heureux ; mais il n'est pas nécessaire, il n'est pas bon, il n'est pas même possible de renoncer aux joies et aux espérances morales qui sont attachées à la vertu et qui dérivent de son essence.

La règle à suivre, c'est de rechercher d'abord le bien en soi, le devoir désintéressé, et d'accepter ensuite et même d'attendre le bonheur par surcroît, comme récompense. La notion de l'obligation est le point de départ ; le bien et le bonheur identifiés dans l'idée de perfection, voilà le terme. Tout cela est dans l'ordre et conforme à l'idée du bien, qui renferme nécessairement l'idée de justice.

*L'idée du bien désintéressé est comprise dans l'idée de récompense.* Pour être complètement dans le vrai, il faut même remarquer que l'idée de récompense et celle de châtement, si on les entend bien, impliquent l'idée du bien désintéressé, parce qu'elles impliquent l'idée du mérite et du démérite. On veut d'abord faire le bien ou fuir le mal, afin de mériter ou de ne pas démeriter. Qu'est-ce, en effet, que le principe du mérite ou du démérite, sinon la croyance que celui qui fait bien (qui agit avec désintéressement) est digne d'une récompense, et que celui qui fait mal (on fait mal par égoïsme) est digne d'un châtement ? Vouloir la récompense et non le châtement, c'est donc vouloir être digne, non indigne ; c'est vouloir mériter, non démeriter ; être désintéressé, non égoïste. Vouloir la récompense, c'est vouloir le mérite ; comme vouloir la fin, c'est vouloir les moyens ; comme vouloir l'effet, c'est vouloir la cause. Le principe du mérite et du démérite est fondé sur l'idée de la justice distributive, c'est-à-dire sur une des applications de la justice, qui rentre elle-même dans l'idée du bien.

Voici la vérité tout entière sur cette question : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et vous aurez tout le reste par surcroît. » Cela revient à dire qu'il faut vouloir ce que Dieu veut, conformer notre volonté à la sienne. La volonté de Dieu, c'est la loi, c'est l'ordre parfait. Or l'ordre parfait ou la perfection, ce n'est pas seulement le bien, c'est le bien et le bonheur réunis. La justice de Dieu, qu'il faut vouloir et chercher, contient tout ce qui est légitime. De quoi s'agit-il au fond ? — De quitter la volonté arbitraire, faillible, pour la volonté réglée, infaillible ; de ne pas suivre des instincts, des inclinations, des passions aveugles et désordonnées, mais la loi de notre nature, qui, nous l'avons vu, est une participation de la loi éternelle ; — de penser, de vouloir, d'aimer à la manière divine, comme doivent le faire des êtres moraux ; — d'être, en un mot, selon la belle expression de saint Paul, « de la race des enfants de Dieu. »

REMARQUE. — Le kantisme altère l'idée du devoir, et le quiétisme, celle de l'amour. Lorsque Platon enseigne que « c'est avec toute son âme qu'il faut philosopher », il dit une parole d'or. Ainsi, il ne faut pas philosopher avec la raison séparée du cœur, comme le fait Kant dans la doctrine du devoir pur, ni avec l'amour séparé de la raison, comme le fait le quiétisme dans la doctrine du *pur amour*. La raison séparée du cœur n'est pas toute la raison ; l'amour séparé de la raison n'est plus l'amour, c'est la passion. Le cœur raisonnable, voilà « toute l'âme », voilà la synthèse morale de l'homme.

## VI. — MORALE DE LA VOLONTÉ DE DIEU

Peut-on dire que la loi morale se confond avec la volonté de Dieu ? Oui, si l'on entend sa volonté *nécessaire* ; non, si l'on entend une volonté *arbitraire*, qui eût pu faire que le mal fût le bien. Dieu, en effet, ne saurait changer l'essence métaphysique des choses, faire, par exemple, qu'il y ait un effet sans cause, que ce qui est ne soit pas, qu'un cercle soit carré, que le vice soit la vertu.

La loi morale est nécessaire et éternelle comme Dieu. Dieu l'a nécessairement et éternellement conçue et voulue ; voilà pourquoi nous l'avons définie : l'expression de la sagesse et de la volonté divines. En Dieu, la volonté et la sagesse ne se séparent pas ; l'ordre que sa sagesse infaillible conçoit, sa volonté parfaite le veut. Nous savons qu'il en va autrement pour nous et que, contrairement à ce qui devrait être, notre volonté n'est pas toujours d'accord avec notre raison. Un des objets de la morale, c'est d'établir cet accord.

En résumé, comme dans l'ordre spéculatif la sagesse de Dieu est la loi de notre raison, dans l'ordre pratique sa volonté est la loi de la nôtre, et la perfection morale consiste à vouloir ce que Dieu veut, à lui obéir, à conformer notre volonté à sa volonté.

Dieu est la loi morale vivante. — Le devoir, c'est l'obéissance à la volonté de Dieu. Aussi est-il absolu comme elle, et voilà pourquoi l'on dit qu'agir par devoir, c'est sacrifier le relatif à l'absolu, le caprice, l'arbitraire, la fantaisie, la passion, à l'ordre éternel. Violer la loi morale, ne pas exécuter les ordres que Dieu nous donne par notre conscience, ne pas tendre à la perfection où nous appelle notre nature d'homme, ne pas respecter la justice ou pratiquer la charité, en un mot, ne pas remplir nos obligations envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables, c'est désobéir à Dieu.

*Plutôt mourir que d'offenser Dieu*, veut dire : Plutôt mourir que déchoir. Quiconque déchoit manque à sa nature et offense Dieu. De là cette conséquence que défendre la justice et la vérité, c'est défendre à la fois la cause de Dieu et la cause de l'homme. « Dieu se défendra bien lui-même, » disait-on naguère à un grand évêque (M<sup>sr</sup> FREPPEL). Il se contenta de répondre : « Dieu n'a pas besoin d'être défendu par l'homme, mais l'homme a le devoir de le défendre. »

## NOTES COMPLÉMENTAIRES

Fais ce que dois, advienne que pourra. — C'est une des conclusions qu'il faut tirer de tout ce qui précède. C'était la devise de la chevalerie ; ce doit être celle de tout homme, puisque, nous l'avons vu déjà, c'est la formule de la vie morale.

Mais comment faut-il l'entendre dans la pratique? « Fais ce que dois, » c'est-à-dire, en toute occasion, dans toutes les circonstances de la vie, regarde où est le devoir et n'hésite pas; sacrifie, s'il le faut, tes goûts, tes intérêts matériels, ta vie même; mais fais ton devoir. Le devoir est absolu, il prime tout, rien ne le prime.

Est-ce à dire qu'avant d'entreprendre une action, dès lors qu'elle semble obligatoire, il ne faille rien faire pour lui assurer un résultat plutôt qu'un autre, ne pas se soucier de choisir les moyens pour atteindre le succès, sans toutefois manquer au devoir? Non, assurément. Cela même est une partie du devoir. Mais l'issue de l'entreprise serait-elle incertaine, devrait-elle être malheureuse, contraire, non seulement à tous nos desirs, mais encore à notre bonheur ici-bas et à la sécurité de notre vie, le devoir parle, la justice commande, il n'y a pas à balancer, et il faut alors se souvenir de la seconde partie de la devise: « Adviene que pourra<sup>1</sup>. »

En d'autres termes, l'acte qu'il faut accomplir a un but. Ce but, il est possible qu'on l'atteigne; il est possible aussi que, non seulement on n'y arrive pas, mais que de sa poursuite il résulte pour nous de grands désavantages matériels; n'importe, si le motif du devoir s'impose, si le but doit être poursuivi, il faut le poursuivre, fût-on certain de ne pas l'atteindre. Le succès ne dépend pas de nous; mais il dépend de nous de faire notre devoir<sup>2</sup>. Voilà le vrai sens de la maxime.

Il faisait son devoir, ce chevalier d'Assas qui, en présence d'une mort inévitable, poussait ce cri magnanime: « A moi, Auvergne, voilà l'ennemi! » Qu'en advint-il donc? Il en advint que le chevalier fut percé de balles et la bataille gagnée.

De ce trait de courage, comme de mille autres, où l'on peut admirer l'application stricte de la belle maxime, il est possible aussi de déduire comment elle doit être toujours pratiquée. Faut-il, encore une fois, parce que l'on est certain d'accomplir un devoir, cesser de s'intéresser à ce qui en peut résulter, devenir indifférent à tout ce qui peut se passer autour de nous et par notre intermédiaire ou à notre occasion? Ce serait évidemment donner à ces trois mots: « adviene que pourra, » un sens par trop futile. Remarquons, en effet, les sublimes paroles du chevalier. Devant la mort, il n'hésite pas; mais dans son cri: « A moi! » il y a aussi un secours appelé, peut-être l'idée de sauver non seulement son devoir, mais encore sa vie, dont la conservation est aussi pour lui un devoir, mais de second ordre et subordonné.

Ce dont il faut se convaincre, c'est la nécessité morale où nous sommes de ne jamais reculer devant le devoir et de l'accomplir, non parce que nous attendons le succès ou parce que cela nous est utile dans la condition extérieure de notre vie, mais parce que c'est le devoir, la condition de notre existence morale.

En réalité, ceux qui pratiquent fidèlement leur devoir ne savent-ils pas ce qui leur adviendra? Il leur adviendra qu'ils garderont le plus précieux des biens, le bon témoignage de leur conscience, et si, comme ce chevalier courageux, ils succombent, ils auront pour lit de mort le devoir.

<sup>1</sup> A propos de ce vers d'Oreste :

L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie,

le P. Lacordaire dit ces belles paroles: « Le mot est grand, il est profond. Cependant ce n'est pas le mot véritable: il touche, il émeut, mais il abat; c'est le mot d'une faiblesse et non d'une vertu. Le mot véritable eût été celui-ci :

L'homme apprend tous les jours à mépriser la mort.

« Le mépris de la mort, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là, tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre; il flottera sans caractère à la merci des événements; et, si l'histoire le connaît, elle ne connaîtra que sa honte. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge... »

<sup>2</sup> La raison antique disait déjà: « Le succès, les dieux en décident; la résolution est l'honneur de l'homme. » Le vieil Horace, dans Corneille, dit à ses enfants en les envoyant au combat :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Le chrétien Polyeucte dit encore mieux :

Faisons triompher Dieu, qu'il dispose du reste.

Le devoir, pour lui, c'est la cause de Dieu à défendre, à faire triompher.

« Le devoir, l'héroïsme est un beau lit de mort. » Choisir la mort comme un devoir plutôt que de trahir la conscience, la justice et la vérité, c'est vouloir vivre, c'est préférer la vraie vie à la vraie mort. — Se rappeler ces paroles de Notre-Seigneur: « Qui sauve sa vie la perdra, et qui la perdra pour l'amour de moi la retrouvera, » et ce vers de Corneille: « L'honneur aux nobles cœurs est plus cher que la vie. »

**La morale des anciens et la morale de Jésus-Christ.** — « Combien paraissent petites les maximes des sages en regard de l'enseignement de Jésus-Christ! Et pourtant, sous l'inspiration d'une conscience droite, les sages ont poussé des cris sublimes, qui font tressaillir encore les nobles âmes.

Ils ont dit: « Nulle œuvre des mortels n'est ignorée des dieux. » Mais Jésus nous montre son Père céleste miséricordieusement incliné vers les plus petites créatures, tissant la robe du lis, préparant leur nourriture aux passereaux, comptant les cheveux de notre tête et pénétrant jusqu'au plus intime de nos âmes pour y voir nos œuvres dans leur source même: les pensées et les desirs qui les enfantent. (S. Matth. vi, 26-30.)

Les sages ont dit: « L'homme fort, aux prises avec l'infortune, est un spectacle divin. » Mais Jésus n'a point flatté l'orgueil stoïque de l'homme fort; il a convié tous ceux qui souffrent, forts ou faibles, à venir chercher dans son cœur un doux refuge (Id. xi, 28); il les a encouragés par son exemple: il a béni leurs larmes et leurs combats; il leur a promis des consolations ineffables et un royaume d'éternelle gloire; il les a appelés bienheureux: « Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui souffrent persécution, » et, finalement, il les invite à la joie et à l'allégresse, parce que leur récompense est abondante dans les cieux. (Id. v, 5-10-12.)

Les sages ont dit: « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Mais Jésus ne s'est pas contenté de cette vague sympathie. Il a demandé au cœur humain, comme une chose nouvelle, l'amour généreux qui l'a poussé, lui, à se sacrifier pour ceux qu'il aimait: « Je vous fais un commandement nouveau: c'est de vous entraimer, et que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres. » (S. Jean, xiii, 34.) Il a voulu que cet amour s'étendit jusqu'aux ennemis: « Aimez vos ennemis. » (S. Matth. v, 44.)

Les sages ont dit: « Le malheureux est une chose sacrée. » Mais Jésus n'entend pas seulement que nous nous abstenions de mépriser cette chose sacrée. Il veut que nous nous en approchions par le désir et par l'amour. Il béatifie la pauvreté (Id. iii); il la demande aux grandes âmes. (S. Luc, x, 4; S. Matth. xix, 21.) Il fait du pauvre et du malheureux d'autres lui-même, des êtres divins dans lesquels il reçoit, par une appropriation ineffable, tout le bien qui s'échappe de nos cœurs compatissants et de nos mains charitables. (S. Matth. xxv, 34-46.)

Les sages ont dit: « On doit à l'enfant le plus grand respect. » Mais Jésus révèle la haute raison de ce respect: les enfants sont les frères des anges, qui contemplent la face de Dieu. La sagesse humaine a donné des conseils; lui maudit les misérables qui scandalisent les petits enfants. (S. Matth. xviii, 2-6.)

Les sages ont dit: « Préférer la vie à l'honneur, c'est le plus grand des crimes. » Mais Jésus nous apprend que, s'il y a déshonneur dans les actes publics qui nous obligent à rougir devant les hommes, il y en a aussi dans tout acte secret qui nous oblige à rougir devant Dieu et devant nous-mêmes; que toute pensée, tout désir inconnus du monde entier suffisent pour souiller une âme (S. Matth., xv, 48-49); qu'une âme souillée est une âme perdue, et qu'il vaut mieux perdre l'univers entier que perdre son âme. (Id. xvi, 26; S. Luc, xix, 25.)

Les sages ont dit: « La noblesse, c'est la vertu. » Mais, à la petite noblesse des vertus humaines, Jésus substitue la grande noblesse de la sainteté; il prêche la faim et la soif de la justice. (S. Matth., v, 6.) Il veut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait. (Id., v, 48.)

Toutes les doctrines qui portent des noms d'hommes ont essayé de répondre aux questions fondamentales d'origine, de nature, de devoir, de destinée, dont se préoccupe l'esprit humain. Dans cette tentative, les plus discrètes ont multiplié les *desiderata* et les *peut-être*; les plus audacieuses ont affronté les contradictions les plus grossières et les erreurs les plus monstrueuses...

... Dans la doctrine de Jésus-Christ, toutes les vérités se pressent, se soutiennent, s'enchaînent, se pénètrent, et nous conduisent, par une route mondée de lumière, de notre point de départ à nos destinées éternelles.

« A cette doctrine plénière, vous pouvez poser toutes les questions; pour toutes,

elle a des réponses claires, profondes et sublimes. D'où venons-nous? D'un Dieu bon, qu'on appelle le Père; d'un Dieu vigilant, dont l'attentive Providence nous suit pas à pas sur le chemin de la vie; d'un Dieu vivant en trois personnes, toutes trois employées à l'œuvre de notre salut. — Qui sommes-nous? Des âmes plus précieuses que l'univers entier, des corps destinés à une glorieuse transformation, des pécheurs qu'il faut racheter, et, tous ensemble, une société dont Dieu est la tête et dont tous les membres sont pénétrés de Dieu. — Quelle est la nature de nos relations avec Dieu? Le culte en esprit et en vérité, par l'incarnation d'un Dieu, avec ses magnifiques dépendances de rédemption et de grâce. — Quelle est la règle de notre vie? Les préceptes qui font le juste, les conseils qui font le parfait. — Où allons-nous? A la résurrection de nos corps, par un Dieu ressuscité; à l'éternelle malédiction et à l'éternelle souffrance, si nous sommes pécheurs. » (P. MONSABRÉ, *Carême*, 1880, 3<sup>e</sup> conférence.)

## TABLEAU ANALYTIQUE

DES FAUX SYSTÈMES DE MORALE

|   |  |
|---|--|
| Principaux systèmes de morale.            | Les principaux systèmes de morale qui ont été professés sont :   |
|   | <ol style="list-style-type: none"> <li>1<sup>o</sup> La morale du plaisir (ARISTIPPE DE CYRÈNE, 300 ans av. J.-C.; ÉPIURE).</li> <li>2<sup>o</sup> La morale de l'intérêt (revêt plusieurs formes avec BENTHAM, STUART MILL, H. SPENCER).</li> <li>3<sup>o</sup> La morale de la sympathie (A. SMITH).</li> <li>4<sup>o</sup> La morale du sentiment (ROUSSEAU, JACOBI).</li> <li>5<sup>o</sup> La morale de la passion (FOURIER).</li> <li>6<sup>o</sup> La morale de l'amour de Dieu (quiétistes).</li> <li>7<sup>o</sup> La morale de la crainte de Dieu (PUFFENDORF).</li> <li>8<sup>o</sup> La morale de la loi ou du devoir pur (KANT et les stoïciens).</li> <li>9<sup>o</sup> La morale de l'ordre ou du devoir (morale chrétienne et spiritualiste, la seule vraie).</li> </ol>   |
| I. Réfutation générale des faux systèmes. | <p>Pour réfuter d'une manière générale tous les faux systèmes de morale, il suffit de montrer qu'ils n'ont pas les caractères de la loi morale; c'est-à-dire qu'ils ne sont pas universels, immuables, absolus, obligatoires, évidents et autonomes. Le plaisir, la passion, l'intérêt, la sympathie, le sentiment, ne sauraient avoir ces caractères, et surtout jamais ils ne peuvent revêtir le caractère de l'obligation, et dès lors servir de règle de conduite.</p> <p><i>Histoire.</i> — Professée par Aristippe de Cyrène, puis par Épicure.<br/> <i>Souverain bien.</i> — Le plaisir. — Le plaisir quelconque (ARISTIPPE).<br/>     — Plaisir de choix (ÉPIURE).<br/> <i>Formule.</i> — Chercher le plaisir, fuir la douleur.<br/> <i>Règles d'Épicure.</i> — 1<sup>o</sup> Prendre le plaisir qui ne doit être suivi d'aucune peine.<br/>     2<sup>o</sup> Fuir la peine qui n'amène aucun plaisir.<br/>     3<sup>o</sup> Fuir la jouissance qui prive d'une plus grande jouissance.<br/>     4<sup>o</sup> Prendre la peine qui amène un plus grand plaisir, etc.<br/> <i>Réfutation.</i> — Le plaisir en lui-même est un bien, puisqu'il résulte de l'activité normalement exercée; La douleur en elle-même est un mal... Mais le plaisir et la douleur sont des biens ou des maux relatifs. Au fond, le plaisir, c'est l'égoïsme; il ne saurait être le but de la vie.<br/> <i>Effets du sensualisme.</i> — L'épicurisme conduit au sensualisme, ou vie des sens, et au matérialisme. Il dégrade l'homme et le met au rang de l'animal; il lui fait oublier que la vie n'est pas un banquet, mais un devoir.</p> |
| II. Morales utilitaires.                  |  |
| a) Morale du plaisir.                     |  |

DES FAUX SYSTÈMES DE MORALE (Suite)

La morale utilitaire a varié de l'intérêt personnel (ÉPIURE) à l'intérêt bien-entendu (BENTHAM), et à l'intérêt général (STUART MILL).

*Souverain bien.* — L'utilité : une chose est bonne, si elle est utile; mauvaise, si elle est nuisible.

*Formule.* — Chercher le maximum de plaisir et le minimum de peine.

*Règles.* — Arithmétique des plaisirs. Une chose est morale (bonne), si le résultat final procure plus de plaisir que de peine;

Une chose est immorale (mauvaise), si le résultat procure plus de peine que de plaisir.

Dans chaque plaisir on doit calculer sept choses :

1<sup>o</sup> L'intensité; 2<sup>o</sup> la durée; 3<sup>o</sup> la certitude; 4<sup>o</sup> la proximité; 5<sup>o</sup> la fécondité; 6<sup>o</sup> la pureté; 7<sup>o</sup> l'étendue. — Cette dernière règle veut que l'on préfère au plaisir personnel le plaisir du plus grand nombre.

C'est la morale altruiste, dont la formule est : Le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre.

— Stuart Mill, après Bentham, a essayé de soutenir la morale utilitaire ainsi entendue; il a ajouté un élément de plus : la qualité des plaisirs.

H. Spencer et les associationnistes ont professé cette morale.

*Réfutation.* — 1<sup>o</sup> Les calculs de Bentham et de Stuart Mill peuvent être excellents pour la conduite; ils ne sauraient fonder une morale. En les suivant, nous pourrions être habiles, nous ne serions pas vertueux.

2<sup>o</sup> Souvent les calculs de l'intérêt sont contraires au devoir.

3<sup>o</sup> Il n'est pas vrai non plus que toujours notre intérêt se trouve dans l'intérêt d'autrui.

J.-J. Rousseau prétend que le sentiment moral est un guide infailible; Jacobi, qu'il faut toujours suivre l'inspiration naïve du cœur; A. Smith, que le bien, c'est ce qui provoque la sympathie; le mal, ce qui provoque l'antipathie; Fourier, que le bonheur, et partant le devoir, consiste dans la satisfaction des passions.

*Souverain bien.* — Pour tous ces systèmes, le souverain bien consiste dans le plaisir de la conscience ou le bonheur.

*Formules.* — Fais tout ce qui plaît à la conscience instinctive; fuis tout ce qui lui déplaît. (ROUSSEAU, JACOBI.)

— Fais tout ce qui excite de la sympathie; évite tout ce qui excite de l'antipathie. (A. SMITH.)

— Contente tes passions. (FOURIER.)

*Appréciation et réfutation.* — Le sentiment, la sensibilité morale, le cœur, les passions, jouent un rôle considérable dans la morale, mais ils ne sauraient fournir des règles de conduite.

— Il est vrai de dire, avec J.-J. Rousseau et Jacobi, qu'il faut toujours faire ce qui plaît à la conscience; mais il ne faut pas confondre la conscience avec la satisfaction de conscience, ce qu'ils font, et ainsi prendre l'effet pour la cause.

— Quant à la conscience instinctive et à l'intuition naturelle ou inspiration naïve du cœur, comme l'appelle Jacobi, il faut dire que souvent elle se confond avec l'instinct, et l'instinct ne saurait servir de règle aux actions humaines.

— A. Smith a fondé sa morale sur la sympathie : Est bonne toute action qui inspire de la sympathie. On lui répond : Une action inspire de la sympathie parce qu'elle est bonne, mais elle n'est pas bonne parce qu'elle inspire de la sympathie.

La sympathie est instinctive et non raisonnée. Le critérium de la sympathie du plus grand nombre est souvent faux, et le devoir est souvent de braver l'opinion. Quant au spectateur impartial que Smith veut que nous consultions, quel sera-t-il, nous ou un autre?

— La doctrine de Fourier se réfute d'elle-même; c'est une grossière adaptation de la formule d'Épicure, qui conduit au plus abject matérialisme.

b) Morale de l'intérêt.

III. Morale du sentiment.

- IV. Morale de l'amour de Dieu.** — Le *quétisme* (M<sup>me</sup> GUYON) substitue à la recherche de la vérité et à la pratique du bien des contemplations oisives et déréglées. Le *faux mysticisme* se contente d'un amour de Dieu aveugle et passif. *Réfutation.* — La morale ne peut être fondée sur l'amour de Dieu, entendu au sens vague du *quétisme* et du *faux mysticisme*. L'amour est une passion, et, comme telle, il doit être réglé et éclairé par la raison.
- V. Morale du devoir pur.** — Les stoïciens, Kant et Jouffroy, ont prétendu que l'idée du devoir exclut toute idée de sanction, de récompense et de châtiement. *Souverain bien.* — Pour eux, le souverain bien, c'est le devoir, qui doit être accompli pour lui-même. *Formule.* — La vertu suffit au bonheur; — accomplir le devoir pour le devoir. *Appréciation et réfutation.* — Cette doctrine est *contre nature* et *irrationnelle*. Prétendre que, pour agir moralement, il faut se désintéresser absolument des conséquences de nos actes, cela est contraire à notre nature, qui aspire au bonheur. C'est une nécessité pour la raison d'unir le mérite et la récompense, le démérite et le châtiement. Kant et les stoïciens confondent la *fin* avec le *moyen*, et ils ne voient dans l'homme qu'un esprit.
- VI. Morale de la volonté de Dieu.** — La volonté de Dieu, entendue dans le sens ordinaire, se confond avec la loi, l'ordre, le bien, le devoir, et alors elle est le fondement de la morale. — Entendue dans le sens d'une volonté arbitraire et tyrannique (PUFFENDORF), elle ne peut servir de règle : elle ferait des esclaves, non des serviteurs. C'est dans le premier sens que l'on dit que Dieu est la loi morale vivante.

## MORALE PRATIQUE

## INTRODUCTION. — DÉFINITION. — DIVISION

**Introduction.** — Nous savons maintenant que la loi morale est la loi de notre nature; nous connaissons ses caractères et les idées qui s'y rattachent, c'est-à-dire que nous savons qu'elle se confond, en dernière analyse, avec la volonté de Dieu, et que nos devoirs peuvent se formuler ainsi : *se conformer à la raison en obéissant à Dieu*; que cette loi s'impose à nous absolument, qu'elle est la condition de notre existence morale et la source de nos devoirs et de nos droits; que, si nous la suivons, nous sommes dans l'ordre, nous gardons notre dignité et nous tendons à notre fin, qui est Dieu; que, si nous la transgressons, nous sommes dans le désordre, nous nous rendons indignes de notre intelligence et de notre liberté, nous nous écartons de notre fin, nous faisons en quelque sorte violence à notre nature morale et nous offensons Dieu, l'auteur de la loi, qui, étant la justice même, rendra à chacun selon ses œuvres.

Ces principes généraux, qui forment la notion du devoir, il faut maintenant les appliquer.

**Définition et division.** — La morale pratique ou particulière est la science *des devoirs*; elle traite des applications de la loi ou des formules abstraites et générales des devoirs aux diverses circonstances de la vie humaine, à toutes les relations que comporte notre nature.

Or nous avons des relations avec nous-mêmes, avec nos semblables, avec Dieu, avec les êtres inférieurs à nous. De là, quatre sortes de devoirs ou quatre divisions de la morale particulière :

- 1<sup>o</sup> Des devoirs *envers nous-mêmes*, qui constituent la morale *individuelle*;
- 2<sup>o</sup> Des devoirs *envers nos semblables*, qui forment la morale *sociale*;
- 3<sup>o</sup> Des devoirs *envers Dieu*, compris sous le nom de morale *religieuse*;
- 4<sup>o</sup> Des devoirs dont les *êtres inférieurs* sont, non le but, mais l'*occasion*, et que l'on fait rentrer dans les divisions précédentes.

REMARQUE. — Les questions se rapportant aux divisions ancienne et moderne des devoirs, à la solidarité des devoirs, à leur hiérarchie ou importance relative, aux devoirs positifs et négatifs, ont été traitées dans la *Morale générale*, pages 682 et suivantes.